

L'ORDRE QUI DÉCOIFFE

GHISLAIN BOURQUE

Insensiblement, pour peu que la lecture se présente sous un travers énigmatique, l'exercice paraphrastique infiltre toute aventure lectorale. À cela rien d'anormal, la constitution d'un parcours suivi de sens oblige, lorsqu'une linéarité du récit se trouve mal assurée, à des contorsions faites pour décider l'orientation du message. Et ces contorsions offrent tout naturellement l'occasion de porter la lecture vers une compréhension des faits et des phrases qui encourage un jeu de stricte conversion sémantique... Laissant croire, à tort ou à raison, que tout écrit se présente à seule fin de soumettre une épreuve de version. Serait-ce d'une langue avec la même.

Si, comme il est convenu de le penser, l'acte de lire ramène à un exercice statutaire de compréhension, il serait mal venu de croire que cet exercice puisse s'accomplir, dispensé du rappel incontournable adressé à l'écrit: *Qu'est-ce que ça veut dire?*

Puisqu'en effet, hors toute interrogation de tourmente, ce que d'entrée quête la lecture auprès de l'écrit se résume à ceci: trouver son salut dans la conversion sémantique. Trouver son salut, faut-il l'entendre, comme se trouver à être salué par une politesse substitutive cherchant à démontrer que tel mot, tel fragment, tel ensemble, signifie telle ou telle chose.

Pour simple qu'elle se présente, la question portée au compte de l'écrit ne peut pas toujours trouver réponse en toute simplicité. Selon l'objet mis à l'épreuve, le travail de conversion sémantique conviera à des hardiesses de traduction plusieurs fois convoitées par des audaces d'interprétation. Quand

bien même défendue par une initiative réputée nécessaire, l'entreprise de révélation du sens ne se trouve pas toujours appuyée par une stratégie affinée de détection de ce dit sens. Avec pour résultat provisoire, sitôt que l'écrit se complique, une propension chez le lecteur à faire apparaître dans le courant de sa lecture des significations peu ou pas contrôlées.

Les voies de la détection

Appréhendée comme une action au moyen de laquelle est rendu lisible un écrit, la détection confine à un travail de décèlement qui permet d'établir au fur et à mesure un parcours de sens. Ce travail de décèlement, fait pour repérer les éléments de l'écrit susceptibles de paver la voie à la lecture, peut emprunter deux avenues strictement adverses. En effet, selon que la détection se trouve praticable dans le courant linéaire du texte (mot à mot, ligne à ligne, phrase à phrase, etc.) ou qu'elle se réalise dans une économie de passerelles invitant à des relais translinéaires (relais de sons, de mots, de phrases, etc.), deux stratégies distinctes – mais aussi concurrentes – de lecture vont se présenter. L'une, que l'on pourrait appeler de «conversion» et qui réfère à une démarche de détection plutôt «paraphrastique»; l'autre, que l'on pourrait qualifier de «diversion» et qui prend appui sur une démarche de détection dès lors «transphrastique».

Conversion paraphrastique

Plus usuelle parce qu'à l'œuvre dans l'exercice disons commun de lecture, la conversion paraphrastique vient répercu-

ter deux points de vue complémentaire de détection:

- d'abord, par ce fait qu'elle se veut un développement explicatif ayant pour mandat de traduire l'écrit dans le respect d'une certaine cohérence sémantique;
- ensuite, selon la circonstance qu'elle se définit comme une opération métalinguistique consistant à produire une unité scriptuelle qui soit sémantiquement équivalente à une autre unité produite antérieurement.

Avec ces deux points de vue, on le constate, se gagnent et un niveau opératoire, le métalinguistique, et un plan de manifestation, le sémantique. Ce qui par croisement laisse supposer que les deux promeuvent à la fois une activité de «substitution» et l'idée d'une «équivalence sémantique». Soit un ensemble d'opérations où se joue l'essentiel de la nature paraphrastique.

C'est une nature, toutefois, qui mérite d'être appuyée sur au moins une de ses principales caractéristiques. À savoir: elle ne peut s'affirmer que sur le seul plan sémantique! Puisque, en effet, la substitution qu'elle promeut vise toujours la reproduction du sens mis en circulation par l'écrit ciblé (celui qui, de fait, se trouve paraphrasé).

Voilà bien une manière d'appuyer une nature qui, si elle concède à la paraphrase un territoire d'évolution, n'en confère pas moins, par exclusion conséquente, les limites de son exercice. Tant, à vouloir redire le sens d'un énoncé, il est clair qu'on ne peut rendre justice à la forme même de cet énoncé (dont elle, la paraphrase, s'emploie à occulter la présence).

Cela reste, on s'en doute, l'une des plus élémentaires règles, comme une des plus irréductibles contraintes du jeu de la conversion paraphrastique. Et, à ce titre, les opérateurs formulatoires (autrement dit, c'est-à-dire, dans le sens de, comme si, en d'autres mots, etc.) ne manquent pas qui, pour suivre la ligne de l'écrit et révéler le sens au gré des conversions sémantiques, annoncent ici un développement explicatif, là un échange analogique.

Dans le registre des lectures que l'on pourrait qualifier de paraphrastiques, trois essentielles sont à signaler:

- la lecture de type «réductionniste», laquelle s'emploie à faire subir au texte une épreuve de contraction, histoire d'en tirer, par voie de résumé, l'essentiel de l'information sémantique explicitement disponible. Cette manière d'opérer a, en quelque sorte, élu domicile dans la lecture en diagonale;
- la lecture de type «symétrique», pour qui la loi du talion œuvre dans une recherche d'adéquation sémantique. Faisant, par voie de symétrie, entrer dans l'usage le plus commun, la lecture produit des équivalents qui feront saisir le sens à mesure que défile le texte. Qu'il s'agisse, ici, de traduire un écrit dans une autre langue ou, plus communément, de suivre le sens d'un récit policier, un réflexe de lecture convie à fournir, en vue d'une compréhension locale ou globale, des équivalents sémantiques;
- la lecture de type «expansionniste», quant à elle, se distingue par des emplois variés. Évoluant sur le terrain de l'interprétation, elle se fera tantôt «verbeuse» (selon, par exemple, les mérites d'une discussion de salon), tantôt «exégétique» (quand la lecture opte pour des appuis philologiques et symboliques), et tantôt «scientifique» (dès lors que, par les concours combinés de l'analyse et de la théorie, la lecture cherche à redire l'écrit, mais dans un langage soit métalinguistique, soit métalittéraire). S'il paraît peu utile de montrer du doigt

des cas précis de paraphrases verbeuse ou exégétique, il ne sera pas inconvenant de signaler l'analyse sémiotique faite, par le Groupe d'Entrevernes, de «La légende de l'homme à la cervelle d'or» d'Alphonse Daudet, comme un cas flamboyant de paraphrase scientifique.

Diversions transphrastiques

La paraphrase, on le conçoit, se veut une stratégie des plus fonctionnelles dès lors qu'il s'agit de rendre «immédiatement» lisible. Tout uniment construite pour faire comprendre en d'autres mots, par d'autres formules, ce qui pourtant se trouve déjà installé dans l'écrit, elle semble la voie naturelle à toute entreprise d'explication sémantique. Particulièrement efficace pour faire ressortir la thématique propre à un écrit, elle fait œuvre de cohérence sémantique à l'endroit de tout parcours confiné à l'unilinéarité.

Trop empressée toutefois à traduire (à ramener sur le seul plan sémantique), elle s'avère inefficace pour rendre compte de manière adéquate d'un travail initié sur le plan formel, fait pour traverser, hors les obligations de voisinage et de proximité, de part en part la ligne du texte.

C'est d'une lisibilité concurrente dont il est question, sitôt la lecture engagée dans un parcours translinéaire. Une lisibilité que l'on voudra transphrastique, établie en «différé», cherchant plus à construire une cohésion qu'à légitimer une cohérence. À ce titre, elle engage une avenue singulière de détection:

- qui voit à signaler des liens et des relations qui constituent en réseau(x) – voire en constellation(s) – des mots ou fragments tenus à distance les uns des autres... ou, si à proximité, qui entretiennent des rapports non récupérables sur le seul plan sémantique.

La diversion transphrastique peut être définie comme une stratégie trans-textuelle de lecture visant à construire un ou plusieurs parcours de sens qui

détournent la linéarité de l'écrit. La détection, en cette circonstance, ne se limite pas au contexte étroit de la ligne ou de la phrase. Elle traverse l'écrit pour ne retenir que les éléments soumis à un régime réglé d'attirances, dont la distribution va s'établir en réseau. Avec pour mission de faire lire autrement, elle parcourt de manière latérale l'écrit, cherchant à exhiber non plus ce qu'impérativement l'écrit veut dire, mais ce que, subtilement, il s'emploie à faire.

Dans le registre fort diversifié des lectures de type transphrastique, quelques-unes sont remarquables par la qualité des réglages qu'elles préconisent. Ainsi, l'intelligence paramétrique de poésies, chez qui le sens se trouve réglé tant par la lettre, le son, que par la place occupée par certains composants du texte, oblige la lecture à s'organiser plus souvent en travers qu'au fil de la ligne. Des études fortement ancrées dans cette idée que le sens arrive souvent par où on ne l'attend pas militent dans le camp transphrastique. À cet effet, des lecteurs d'allégeances diverses peuvent servir d'exemples:

- les analyses livrées par Michel Foucault dans son livre intitulé *Raymond Roussel*, et tirant parti d'une production du sens par la voie de procédés formels;
- celles, remarquables, de Bernard Magné, à l'endroit de l'œuvre de Georges Pérec, colligées dans un ouvrage intitulé *Précollages 1981-1988*;
- ou bien, encore, les parcours mesurés mot à mot de Jean Ricardou quand, à partir des romans *Les Corps conducteurs* et *Triptyque* de Claude Simon, il exhibe les vertus productrices de la discohérence.

Les raisons détectives

Paraphrastique ou transphrastique, l'entreprise de détection s'évertue, dès lors qu'il s'agit de «convertir» ou de «divertir», à ne pas emprunter des chemins identiques. Ce qui ne veut pas nécessairement dire que les parcours générés

par l'une et l'autre n'arriveront pas à se croiser. Seulement, cela signifie qu'en cas de rencontre, s'établira de l'une à l'autre démarche de détection une manière de hiérarchie. Essentiellement, s'impose par la pratique l'idée que c'est sur fond de paraphrase (ou de lecture paraphrastique) qu'en vient à évoluer celle plus singulièrement transphrastique. Chacune, on le remarquera, identifiant les paramètres à compter desquels elle pourra s'élaborer. Cela, en raison d'une stricte ambition de lisibilité. Toute détection transphrastique, en effet, n'obtiendra de crédibilité que si son développement, en premier lieu, adhère – s'inscrivant ainsi dans une logique de cohésion –, et, en second lieu, s'intègre – se laissant porter par un contexte déjà établi.

Car, à vouloir faire ressortir un parcours transphrastique exempt d'ancrage contextuel (c'est-à-dire décroché de tout recours paraphrastique), on risque de n'obtenir qu'une mosaïque de relais identifiés à seules fins de contenter l'envie de bricoler du sens. Sans caution linéaire aucune, elle risquerait à tout moment de s'évanouir, supplantée par un autre parcours transphrastique, venu d'ailleurs, et ancré nulle part.

Plus que d'autres, c'est connu, certains écrits résistent à la récupération paraphrastique: portant le lecteur à s'aventurer dans des contrées lectorales toutes pavées de folles inventions. Pour dignes d'intérêt que soient ces écrits, ils demeurent par trop enclins à se jouer de la lisibilité première, incapables qu'ils sont de justifier la proximité sémantique des mots, l'un à la suite de l'autre, sur la ligne. Avec pour résultat que le travail de lecture n'arrive à fixer du sens qu'en vertu d'un calibrage intimiste (référant tantôt à l'intention de l'auteur, tantôt à l'envie du lecteur). D'une manière toute mécanique, disons de ces écrits qu'ils renverront de façon exemplaire à l'œuvre poétique de Claude Gauvreau, tandis que par envie rhétorique, ils se rangeront du côté de l'Oulipo.

Il en est d'autres, parmi les écrits – et des plus massifs – qui, tout uniment, tolèrent mal la moindre enclave transphrastique. Construits à dessein de stricte représentation sémantique, ils n'ont de place et d'éloge que pour l'unilinéarité. Faciles à convertir, ils appellent une compréhension tout empreinte de cohérence, et pour laquelle le travail de lecture paraît s'effectuer de façon naturelle. Complices d'une détection alimentée de paraphrase, ces écrits exigent, habités qu'ils sont par une force d'inertie pleinement linéaire, de ne retenir d'une quelconque échappée translinéaire que la visible manifestation d'une incohérence. Ce sont, en première ligne, toutes espèces d'écrits à caractère documentaire, de même que, légèrement en retrait, les œuvres vivant en catégories: romans policiers, fantastiques, d'aventures, d'amours, etc.

C'est ici qu'une troisième sorte d'écrits se présente qui, tout en n'excluant pas le recours paraphrastique, maintient la lecture dans un équilibre précaire. De fait, risquant à tout moment de se rompre, le fil de la lecture se doit en la circonstance de supporter deux modes distincts de détection: l'un, plutôt ténu, qui fait suivre le parcours paraphrastique de base, l'autre, plutôt diffus, qui attire vers un (ou des) parcours transphrastique de relance.

C'est de cette sorte d'écrit que nous allons justement parler. Cela en s'appliquant à parcourir un texte de Mallarmé, «La Chevelure...», qui tantôt se verra objet de redressements sémantiques, tantôt se montrera sujet à diverses fructifications syntaxiques.

Lire pour convertir

Franchir un écrit tel «La Chevelure...» peut, dès l'entrée, être considéré comme une épreuve imposée à toute stratégie détective de conversion. À cause de la résistance, certainement, du texte au décèlement unilinéaire, la paraphrase doit faire porter ses efforts de conversion

LA CHEVELURE...

La chevelure vol d'une flamme à l'extrême

*Occident de désirs pour la tout déployer
Se pose (je dirais mourir un diadème)
Vers le front couronné son ancien foyer*

*Mais sans or soupirer que cette vive nue
L'ignition du feu toujours intérieur
Originellement la seule continue
Dans le joyau de l'œil véridique ou rieur*

*Une nudité de héros tendre diffame
Celle qui ne mouvant astre ni feux
au doigt*

*Rien qu'à simplifier avec gloire la femme
Accomplit par son chef fulgurante l'exploit*

*De semer de rubis le doute qu'elle écorche
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche.*

sur un ensemble de paramètres textuels (sémantique, syntaxique, topique) susceptibles de receler une compréhension suivie de l'écrit.

De fait, lire ce poème de Mallarmé ne peut se faire sans l'aide de manœuvres et d'opérations destinées à redresser l'aspect sémantique du texte. Le défaut de ponctuation, à titre d'exemple (il faut remarquer deux minces indices – des parenthèses au troisième vers et un point final au quatorzième – pour l'entière du poème), prive la lecture d'un ensemble de points de repère marquant soit des divisions thématiques, soit des rapports syntaxiques susceptibles de nuancer le parcours du texte.

Aussi, associé à une stratégie de la conversion, le redressement ponctuatif du poème devrait être en mesure de conférer à l'ensemble une compréhension encline à hiérarchiser une information étalée sans relief explicite. C'est-à-dire sans relations et sans liens grammaticaux décidés. Par le point et la virgule, ici inférés, le poème fera voir d'une façon plus orientée le travail d'apposition et d'explétion, tel qu'articulé pour rabattre vers la formulation

d'une phrase minimale des composants essentiels, mais çà et là étalés.

En ceci que lire avec la paraphrase confine à une interprétation conformiste, c'est en divisant, au fil de la ligne, le texte que la ponctuation autorisera, strophe à strophe, le règne de la phrase. Optant derechef pour les rapports syntaxiques les plus simples, elle se fera un devoir d'accrocher au poème une lisibilité conforme aux regroupements structurés des vers. Persuadée en cela qu'elle n'a d'autre intérêt à tirer sa force ailleurs que dans l'inertie du texte.

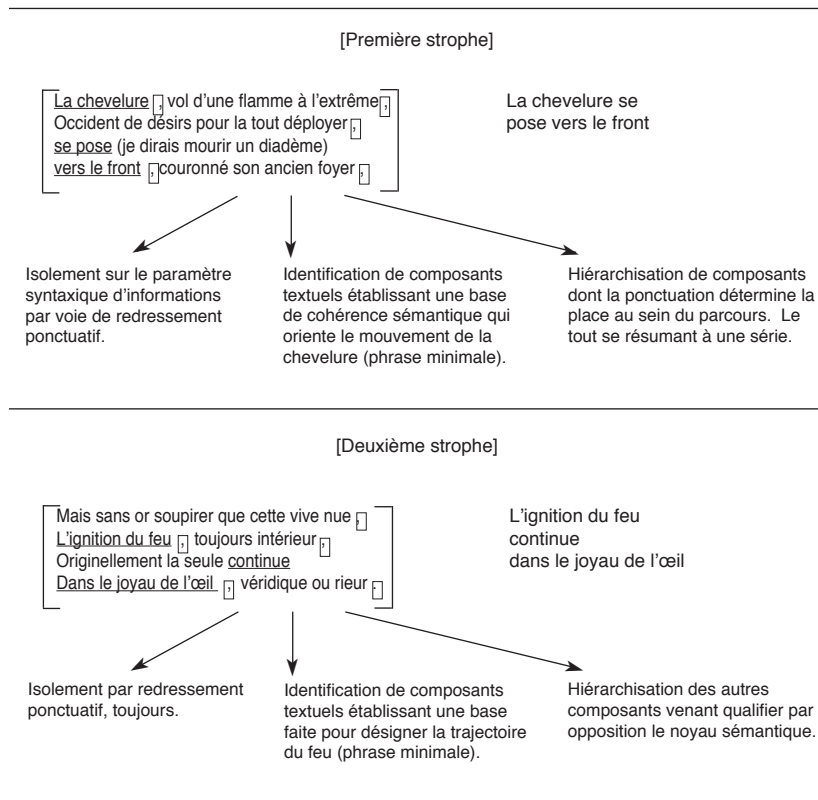
Atelier paraphrastique

Avec pour objectif de détecter, dans le cadre de la strophe (cadre restreint d'abord, élargi ensuite), le parcours phrastique minimal (qui établirait une base de lecture à la fois sémantique et syntaxique), l'atelier paraphrastique comptera sur des opérations visant, en premier lieu, l'identification et l'isolement du plus petit nombre d'informations aptes à tracer un parcours sur le plan sémantique; en second lieu, la hiérarchisation d'informations autres, localisées en périphérie et qui, par stricte conversion sémantique, se raccrochent au parcours de base (phrase minimale de sens). De manière à mieux spécifier le cadre opératoire, signalons que les efforts de détection porteront sur des aspects particuliers du texte. Ces aspects, ou plutôt paramètres, dont le sémantique et le syntaxique en tête, laisseront voir par où la lecture paraphrastique arrive.

[Première strophe]

Associée au redressement ponctuatif, la conversion paraphrastique vient opérer une récupération sémantique sur l'ensemble des fragments mis en apposition des termes composant la phrase minimale de base: «*La chevelure se pose vers le front*». Paramètre à paramètre, la traduction s'effectue, qui légitime le travail de faire-valoir des termes.

- «*Vol d'une flamme à l'extrême*»: ren-



dant, par les soins de la métaphore, perceptible une chevelure dont la rousseur ferait jaillir la flamme, ce fragment invite à penser l'envol d'une mèche venant du plus loin.

- «*Occident de désirs pour la tout déployer*»: qui, métaphore sur inversion syntaxique, propose ici un motif d'envie à voir la chevelure s'épanouir, là un caprice du couchant qui invite à la décoiffe...
- «*(je dirais mourir un diadème)*»: envie légitime au demeurant, venue s'actualiser suite à une courbe métaphorique au bout de laquelle la chevelure se pose comme meurt un diadème, c'est-à-dire comme vient se défaire une disposition de nattes nouées au-dessus du front.
- «*Couronné son ancien foyer*»: par le jeu de la chevelure venue se poser, la paraphrase de nouveau s'associe à la métaphore (foyer pour front), histoire de marquer non seulement d'où part la chevelure mais de même d'où origine la flamme...

[Deuxième strophe]

En référence toujours à une intervention ponctuatrice, cette seconde strophe se laisse convertir au profit d'une flamme devenue feu, dont la course quitte la tête pour rejoindre l'œil: *l'ignition du feu continue dans le joyau de l'œil*. Tout autour, franchis paramètre à paramètre, des éclats de texte exprimés à vif balisent la combustion.

- «*Mais sans or soupirer que cette vive nue*»: ramenant, métaphorique, une compréhension drapée d'élégance (sans rien souffrir que cette nudité vive... ou encore sans rien exprimer d'autre que cette nudité vive), le cinquième vers propose un entendement suffisamment complice pour qu'il y ait poursuite: puisque ne demeure, une fois décoiffée, que cette flamme vive et nue, telle une chevelure déployée.
- «*Toujours intérieur*»: du feu, de sa combustion aussi, il est forcément question quand il s'agit de localiser la trajectoire incandescente. En ce cas précis,

« toujours intérieur » traduit la place qu'occupe le feu, transmis là au front et à la chevelure, ici à l'œil.

- « *Originellement la seule* »: venant du coup confirmer le juste retour des choses, puisque c'est à l'origine de l'intérieur que la flamme a surgi, du lieu même où s'effectue la combustion.

- « *Dans le joyau de l'œil* »: converti métaphoriquement « joyau » fait entendre « iris »...

- « *Véridique ou rieur* »: un iris faisant profiter l'œil d'un mouvement d'hésitation. Dissimulé par cette « vive nue », le regard propage le doute. Serait-il, en effet, « véridique », c'est-à-dire sincère, ou « rieur », à savoir moqueur...

Une chevelure de feu dans la première strophe, un regard de braise dans la seconde, au demeurant indécidable quant à ses intentions véritables, voilà qui constitue une trajectoire récupérée par voie de traduction sémantique. S'agira-t-il jusqu'à la fin de maintenir le sens, de cette chevelure d'abord, de l'œil ensuite, qu'il faudra, pour n'en pas perdre le fil, convertir les vers à venir comme s'ils faisaient bloc.

[Troisième et quatrième strophes]

En distribuant sur deux phrases les propos investis dans ces deux strophes, la ponctuation s'emploie à désigner une réalité syntaxique de base:

Sujet —> verbe —> complément

1. nudité (...) diffame (...) celle
2. femme (...) accomplit (...) l'exploit

Suivant la chevelure, de sa toute extrémité jusque vers le joyau de l'œil, la lecture entreprend ces troisième et quatrième strophes avec l'idée d'un doute (« véridique ou rieur ») qu'il lui faut désormais convertir. Parvenue, ici, jusqu'à la « vive nue », un effort de conversion devrait permettre un éclairage sémantique suffisamment soutenu pour empêcher le lecteur de n'y voir que du feu.

Par traductions mesurées sur des paramètres sémantique, phonique et syntaxique, la paraphrase se fraiera un chemin en déroulant vers à vers le sens qui habite les deux strophes.

- « *Une nudité de héros tendre diffame* »: en référence à la « vive nue » du cinquième vers, cette seconde « nudité », que l'on peut entendre tout autant de bravade (héros) que de séduction (éros), inscrit sur le corps de celle décoiffée au soleil couchant (Occident) une tendre atteinte à sa réputation.

- « *Celle qui ne mouvant astre ni feux au doigt* »: nudité sans artifice (feux de diamant) porté au doigt, c'est-à-dire libre de tout engagement (anneau matrimonial).

Deux vers, donc, qui induisent à penser que la nudité diffame la femme, tendrement, en tant que celle-ci se présente libre de toute attache.

- « *Rien qu'à simplifier avec gloire la femme* »: simplifier avec gloire ou éclat répond d'une ambition née depuis le doute (« véridique ou rieur ») repéré au huitième vers. Simplifier incite moins à choisir qu'à toucher: décider de l'information émise par l'œil. Ce que, justement, se propose de faire « la femme » qui « accomplit »...

- « *Accomplit par son chef fulgurante l'exploit* »: où une résolution est annoncée d'accomplir au moyen de la tête (« par son chef »), tout en produisant des éclairs de feu – ne perdons pas de vue que cette fulgurance convient assez bien à une chevelure rousse.

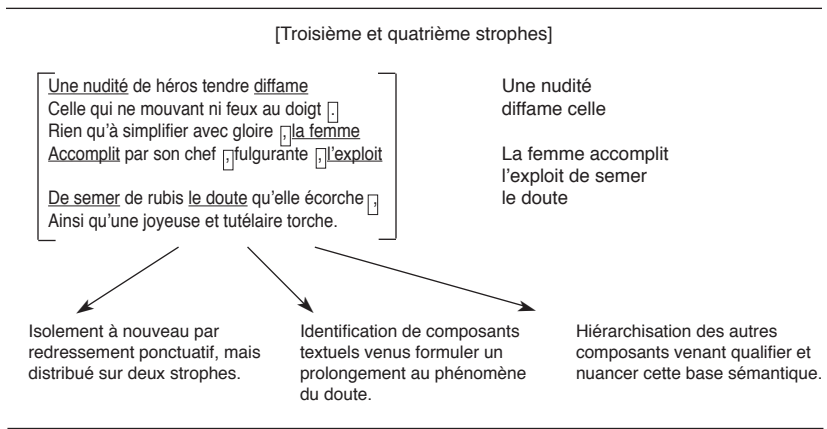
- « *De semer de rubis le doute qu'elle écorche* »: d'un mouvement de la tête, dirons-nous, la femme ambitionne de simplifier. Comment? Si ce n'est en dispersant (semer) le doute qu'elle écarte (écorche), voire dissipe. Faisant voler la chevelure d'un rouge rubis, elle révèle, par voie de simplification, la vraie nature de cet œil, jeté en travers du diadème défait, et qui intrigue.

- « *Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche* »: précision comparative non négligeable, ce dernier vers présente l'exploit sous un jour qui, d'un coup de « chef », soudainement éclaire. En effet, « joyeuse » prend le parti de la simplification qui attribue au « joyau de l'œil » un comportement non point « véridique » mais « rieur ». Du temps que « tutélaire » ramène du côté de la tête la réflexion qui, en somme, y fut initiée.

Sans nul doute la tête jointe à la chevelure métaphorise à souhait la « torche ». Celle qui brûle, qui éclaire et qui protège...

Hors de la paraphrase point de salut!

Voilà qui, en quelque sorte, vient clore le parcours de conversion. Lequel, ligne à ligne, a déroulé sa lecture, ne s'employant qu'à faire suivre le sens comme il se présente, au fil des vers, du début à la fin du poème. La paraphrase s'est donnée pour mandat lectoral de



maintenir la linéarité du texte, selon la succession des vers, avec cette nécessité permanente d'occulter ce qui la met en péril.

De fait, le paraphrase se doit de récupérer des écarts, et ce en postulant un parcours traversé de cohérence... où tout composant, pour délinquant qu'il paraisse à première vue, ne demande qu'à rentrer dans l'ordre sémantique. Maintenu pour vaincre l'incohérence mot à mot, la stratégie de conversion paraphrastique se présente comme un effort sémantique concerté, visant à contenir le poème avec cette vue de n'autoriser qu'un parcours linéaire allant d'un énoncé d'ouverture (le titre, le premier vers) à un énoncé de clôture (le dernier vers).

Procédant tantôt par réduction (chacune des strophes, ou peu s'en faut, se voit réduite à un énoncé de base; exemple: «La chevelure se pose vers le front», pour la première strophe), tantôt par expansion (quand, par exemple, un énoncé tel «Rien qu'à simplifier» se traduit selon l'ambition de solutionner l'ambiguïté énoncée au huitième vers, laquelle rend – «véridique ou rieur» – indécidables les agissements de l'œil), et par symétrie aussi (puisqu'il arrive qu'un mot ou un syntagme se traduise par stricte substitution: «De semer de rubis le doute» pour «De semer de *rouge* le doute»), la paraphrase convertit sans trop se préoccuper des écarts qui l'agressent.

Lire pour divertir

S'agira-t-il d'un détournement? C'est à croire, tant il paraît évident que la conversion a ses limites. Des limites, on l'a vu, que seule la récupération sémantique peut entretenir.

Sauf qu'il va s'agir d'un détournement calculé. Puisque, il n'y a qu'à regarder pour s'en rendre compte, le texte pris en chasse par de bons soins ponctuatifs se présente exempt de toute (ou presque) ponctuation. C'est dire aussi bien que toute manœuvre, visant

par la lecture à rendre aux composants du texte une certaine liberté d'association, se trouve recevable. Cela vaut la peine d'être rappelé: la conversion paraphrastique n'a pu se pratiquer qu'en inférant une trajectoire sémantique motivée par une stratégie de ponctuation, pour ainsi, par cette rassurante lecture, doter le texte d'une convenable dose de cohérence.

L'absence de ponctuation, pour sûr, peut inviter ce redressement à une lecture (ce à quoi la paraphrase s'est affairée), mais, concurrentement, elle doit inciter à faire apparaître d'autres sortes de réglages, transphrastiques dirons-nous, susceptibles d'explorer et de faire fructifier des modes nouveaux de relations entre divers composants du texte. Ainsi, loin de chercher à doter le poème d'un parcours unilinéaire, la «diversion transphrastique» va retenir pour principal objectif de mettre en valeur des mécanismes, réseaux ou structures transgressant la ligne, et dont les engagements sont déchargés de toute obligation de voisinage immédiat.

Les composants par lesquels s'alimente le circuit transphrastique ont comme principale vertu la capacité de déséquilibrer le parcours linéaire du texte. De le déséquilibrer et de le compromettre. Puisque, c'est bien souvent à rebours du linéaire, dans ce qu'il conviendrait d'appeler un parcours «constellaire», que vient se confirmer tout relevé transphrastique (quitte, cela va de soi, à ce que ce relevé se transforme en parcours... concurrent du linéaire, certes, mais pas nécessairement dénué de toute articulation qui, de loin en loin, le relancerait). En référant moins à la cohérence qu'à la cohésion, la lecture transphrastique fera son chemin par le cumul des déséquilibres, comme autant d'incohérences faisant, à force, par créer une textuelle adhérence. À ce titre, le poème de Mallarmé parle d'évidence: les débalancements (on pourrait plus justement parler de dissymétries) syntaxiques générés par une absence quasi totale de

ponctuation, une profusion de transferts de classe, d'inversions et d'anacoluthes... associés aux fréquents démembrements syntagmatiques, font suffisamment osciller la lecture pour permettre à certains composants de se libérer de leurs attaches trop immédiatement grammaticales. Quelques exemples, directement motivés par cette vacance de ponctuation, méritent d'être regroupés.

Atelier transphrastique

Selon qu'il faille détecter au plus près, et dans l'ensemble du texte, tout composant venu opérer une diversion à l'endroit du parcours linéaire, l'atelier transphrastique s'emploiera à regrouper les divers éclats du texte qui proposent, du poème, un parcours constellaire. À la faveur d'opérations permettant d'identifier et, par là même, isoler les fragments susceptibles de générer, selon le pouvoir attractif qu'ils dégagent, une force d'orientation nouvelle pour la lecture du poème, la lecture transphrastique s'appliquera à regrouper les fragments coupables jusqu'à leur assurer un statut de diversion constellaire qui les satellise au parcours paraphrastique de base. Appelées, comme de fait, à divertir, ces opérations attireront l'attention sur des aspects singuliers du texte. Compte tenu que ces aspects, considérés en tant que paramètres, laisseront voir par où, syntaxique, syntagmatique, topique, phonique..., la lecture transphrastique arrive.

Les figures de la volte-face

D'abord, divers transferts de classe, au ras des termes, prêtent à inférence:

- «*La chevelure vol d'une flamme...*»: où, par le jeu d'un déplacement insinué, la chevelure *s'envole* d'une flamme, saute d'une flamme à l'autre, d'un substantif à un verbe.

- «*Occident de désirs*»: plus explicite ici – parce que proposant une formulation inattendue –, la place occupée par la terme «Occident» entraîne le désaveu

[Les figures de la volte-face]

LA CHEVELURE...

*La chevelure vol d'une flamme à l'extrême
Occident de désirs pour la tout déployer
Se pose (je dirais mourir un diadème)
Vers le front couronné son ancien foyer*

*Mais sans or soupirer que cette vive nue
L'ignition du feu toujours intérieur
Originellement la seule continue
Dans le joyau de l'œil véridique ou rieur*

*Une nudité de héros tendre diffame
Celle qui ne mouvant astre ni feux au doigt
Rien qu'à simplifier avec gloire la femme
Accomplit par son chef fulgurante l'exploit*

*De semer de rubis le doute qu'elle écorche
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche*

En amont du texte, des fragments opèrent une manière de dissidence. Peu solidaires d'une linéarité baignant dans une transparente uniformité, ils infiltrent chacune des strophes et, de ce fait, produisent d'embarrassantes équivoques.

Tolérant leur présence, malgré quelque gêne aux entourneries de phrase, la lecture paraphrastique se déséquilibre, sitôt relâchée son entreprise ponctuelle.

de sa nature de substantif. Prêté au jeu syntagmatique opéré pour alimenter de désirs, il glisse en terrain verbal.

- «*Une nudité de héros tendre diffame*»: qui laisse entrevoir, selon un transfert qui se dégraderait en anacoluthie, que la «nudité» peut être une «tendre diffamation» (emploi ancien de «diffame»), de «celle qui», justement, ne meut «astre ni feux au doigt», et qui s'empresse d'accomplir l'exploit.

- «*Sans or soupirer que*»: prêt à motiver un changement de registre, lequel se trouve encouragé par un ajustement sonore «sans ores», pour que de substantif à préposition (or *versus* ores) se laisse entendre le tintement d'un «désormais».

Ensuite, repérables parce que grandes responsables de confusions syntaxiques, se présentent des inversions:

- «*Pour la tout déployer*»: lisible d'au moins deux manières autres («pour toute la déployer»... ou encore, «pour la déployer toute»...), cette formulation offre à l'inversion le loisir d'opérer au moins deux transferts: «tout» adverbe pour «toute» adjectif indéfini; ainsi que «la» pronom pour «là» adverbe («pour tout déployer là»).

- «*Mais sans or soupirer que cette vive nue*»: où, par les soins d'une même for-

mulation, se trouvent inversés ici verbe et substantif («or» et «soupirer» pouvant mécaniquement permuter: sans soupirer d'or!), là adjectif et substantif («vive» devant céder au substantif la place: «cette nue vive»).

Puis, énoncées à contre-courant, des formulations imposent au texte une mesure de progression qui s'empêtré dans la négative:

- «*Mais sans or soupirer que*»: venant ratifier l'exclusion par la retenue (*sans désormais exprimer autre chose que*).

- «*Celle qui ne mouvant astre ni feux au doigt*»: marquant par deux fois la force d'inertie qui permet de si bien décrire le mouvement; de la main peut-être, de la nudité tout autant.

Enfin et surtout, comme pour témoigner d'un embarras encore plus tenace, le poème s'offre des démembrés syntagmatiques dont l'exploit est de rendre indécidable la lecture:

- «*[...] à l'extrême Occident de désirs*»: laquelle formulation, tout en les écorchant, exploite deux syntagmes reçus. L'un que la lecture ressuscite par opposition: «extrême occident» se laisse lire de par son rattachement au commun «extrême orient». D'un simple enjambement, ici,

la lecture passe du côté de l'horizon où le soleil se lève, à celui où il se couche. Faisant ainsi mieux comprendre la motivation de la décoiffé.

L'autre que la lecture fait apparaître par jeu sonore: «Occident de désirs» appelle, dans le crépitement du feu («Flamme» et «Foyer» conjugués), une diversion par calembour, «oxydant de désirs». Soit un nouveau syntagme, vite récupéré par la commune attirance des mots: «*brûlant de désirs* pour la tout déployer»!

- «*De semer de rubis le doute*»: frappée d'une division qui s'en tient à la tmèse, l'expression reçue, «semer le doute», accuse un écart de mot qui appelle un écart de sens. En ceci que, justement placée pour répandre («semer de rubis») du rouge (chevelure rousse), la formule tend à bifurquer quand elle se prolonge: «semer (...) le doute qu'elle écorche»... puisque tout autant que répandre, l'expression invite à quitter, distancer le doute. Celui que, précisément, elle écorche.

Soit donc, ici, un ensemble de faits (transferts, inversions, calembours, démembrés syntagmatiques, tmèses) venant juste assez dérégler la lecture, non pas pour battre en brèche le parcours paraphrastique, mais pour le rendre suspect. Par diversions contrôlées, la lecture transphrastique veut au plus près susciter ce mérite: la paraphrase doit être pensée comme une stratégie lectorale qui n'a pas pour mission de prévoir l'entière compréhension du texte, mais bien plutôt se donne pour objectif de la permettre. Considérée comme une base indispensable, elle établit le tremplin à compter duquel un ou des parcours autres pourront se faire voir.

L'articulation constellationnelle

Suffisamment déséquilibré pour permettre la formation d'autres parcours, l'ordre paraphrastique peut désormais

[Constellation de la déposition]

LA CHEVELURE...

*La chevelure vol d'une flamme à l'extrême
Occident de désirs pour la tout déployer
Se pose (je dirais mourir un diadème)
Vers le front couronné son ancien foyer*

*Mais sans or soupérer que cette vive nue
L'ignition du feu toujours intérieur
Originellement la seule continue
Dans le joyau de l'œil véridique ou rieur*

*Une nudité de héros tendre diffame
Celle qui ne mouvant astre ni feux au doigt
Rien qu'à simplifier avec gloire la femme
Accomplit par son chef fulgurante l'exploit*

*De semer de rubis le doute qu'elle écorche
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche*

Des termes, repérés dans le courant d'une succincte lecture, offrent à vue un scintillement attractif. Chacun posté à distance, en effet, ils entraînent en amont de l'unilinéaire, cherchant à se faire voir tels que participant à l'élaboration d'un réseau exclusif.

servir de point d'appui. «La chevelure», dont l'expansion matérielle se limite à une seule phrase, propage un ordre peu contraignant quant à la détermination syntaxique, syntagmatique et lexicale. Aussi, en raison d'un déploiement concerté de formulations faites pour s'éclater, des réseaux mais des constellations surtout vont se présenter.

Autrement dit: une lecture n'arrive jamais seule! Et qu'au nombre des ramifications, uniquement celles qui proposent une articulation (de contexte ou de forme) avec la lecture de base résistent à l'analyse.

Faisant diversion, la lecture transphrastique s'est d'abord employée à marquer les points de fragilité d'un parcours linéaire. Ce dont, maintenant, elle profite, tout à l'aise qu'elle se trouve pour faire évoluer la lecture en raison d'attirances çà et là soulevées. De fait, pour des raisons que l'on pourrait qualifier de translinéaires, la lisibilité transphrastique va s'employer à conduire son travail de «diversion» jusqu'à le confirmer en un de «constellation». S'intéressant à des termes distribués selon un ordre pour le moins émaillé, le mode constellaire, on va le voir, opérera doublement: une fois en vertu d'un émaillage éclaté d'orfèvre-

rie, une fois par les soins d'une dispersion incandescente.

1. Constellation de la déposition

Un rien d'orfèverie (*diadème, couronné, or, joyau, astre, rubis*) dicte à la «chevelure» un parcours chargé d'attributs royaux. D'attributs parsemés aux quatre strophes et qui présentent un travail particulier de la cour en train de se faire... ou de se défaire!

À l'envers de tout couronnement, en effet, la constellation des pièces trahit, en contexte restreint, un cérémonial venu faire par déposition progressive échec à la reine. L'ensemble des marques négatives s'y jouxtant témoignent assez de cet état d'esprit:

- «mourir un diadème» = disparaître une couronne;
- «couronné son ancien foyer» = échu du passé;
- «sans or soupérer» = ne présentant point de précieux métal;
- «ne mouvant astre ni feux» = qui ne porte guère de bagues ou d'anneaux...

Dépouillement, destitution, mise à mort («semer de rubis le doute qu'elle écorche»), qu'importe. La chevelure qui s'envole à l'extrême pave, de par

ses éclats constellés, la voie à une forme lascive d'abandon. D'une chevelure qui se décoiffe naît une déposition de couronne, celle probable d'une reine, cette désormais «vive nue», perdue parce que diffamée par les soins ravisseurs d'une «nudité du héros».

Dispersés, il faut le reconnaître, dans l'ensemble du poème (3^e, 4^e, 5^e, 8^e, 10^e et 13^e vers), ces divers fragments occupent, par contamination, toute la place. Obligeant, à force de scintiller, la mise au point d'une lecture latérale, ils profitent de la volte-face opérée à l'endroit du parcours unilinéaire pour mieux parader sous bannière de constellation.

2. Constellation Jeanne-d'Arc

Des occurrences diverses convergent. De la «flamme» au «foyer», du «feu» à la «torche», tout se ligue pour désigner la «vive nue» comme emblème sacrificiel. Bûcher métaphorique apte à métamorphoser une femme «reine» en femme au «foyer», le poème ajuste son vol, d'une flamme jusque vers son extrémité, histoire de plus et mieux attiser le désir (rappelons à cet effet le virtuel «oxydant de désirs»).

Dénouée pour en libérer la mèche, la chevelure donne accès au rituel du coup de foudre (cette fulgurance), selon qu'une «flamme» se voit, par les bons offices d'un héros, simplifiée en «femme». Par crépitements constellés apparaît une pucelle que l'on dit femme, et qui plus elle s'embrace, moins elle s'éteint. Une femme-flamme, bien sûr, qui, quand bien même sans feux au doigt, indexe une torche que l'on voudra, exempte de toute idée de torture, textuelle.

Un désordre qui recoiffe

Le transphrastique, on le constate, privilégie un ordonnancement nouveau de mots. La disposition des termes agencés à la suite ne lui convenant guère, il trace des parcours qui enjambent la ligne, aux extrémités et en travers, dans le souci de créer des liens, établir des

[Constellation Jeanne-d'Arc]

LA CHEVELURE...

*La chevelure vol d'une flamme à l'extrême
Occident de désirs pour la tout déployer
Se pose (je dirais mourir un diadème)
Vers le front couronné son ancien foyer*

*Mais sans or soupirer que cette vive nue
L'ignition du feu toujours intérieur
Originellement la seule continue
Dans le joyau de l'œil véridique ou rieur*

*Une nudité de héros tendre diffame
Celle qui ne mouvant astre ni feux au doigt
Rien qu'à simplifier avec gloire la femme
Accomplit par son chef fulgurante l'exploit*

*De semer de rubis le doute qu'elle écorche
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche*

Plus flamboyante encore, en raison de ses inflammables repères, une seconde constellation imprime au poème un parcours conduisant droit au bûcher. S'efforçant, même à distance, de faire entendre un réseau qui crépite, la chevelure vient, à portée de la main, tendre la mèche.

relations entre termes tenus à distance. De fait, sa lisibilité présente un statut des plus précaires: en se défaisant de liens confortables – ceux de bon voisinage qui règlent la lecture unilinéaire –, il prend le risque de transgresser la cohérence de l'ensemble pour mieux déployer ses ailes au profit d'un travail de cohésion.

Dans le désordre donc (celui on ne peut plus grammatical), la diversion transphrastique dispense une lisibilité qui utilise la force d'attraction de termes logeant à une enseigne faite pour signaler une collusion paramétrique. Par les places occupées (topique), les éclats d'idées (sémantique) et les mutations sonores (phonique), des constellations

viennent à scintiller: l'une au service d'un ouvrage d'orfèvrerie, l'autre à l'emploi d'une démarche d'allumeuse. Avec pour mandat de faire, par le translinéaire, adhérent certains termes les uns aux autres, le travail du texte ouvre sur des parcours dont l'apparente dispersion recèle de latérales trajectoires. À l'évidence, le transphrastique profite du désordre produit pour recoiffer le texte de ce que ça et là il semble laisser à la traîne... Il le recoiffe, toutefois, dans le désordre d'une lecture où les mots se rejoignent sans trop se rapprocher. En fait, il recoiffe de manière échevelée, un peu à l'image, constellaire, de celle de Bérénice.

NOTES

1. Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1979.
2. M. Foucault, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1963.
3. B. Magné, *Précollages 1981-1988*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail-Toulouse, 1989.
4. J. Ricardou, *Nouveaux problèmes du Roman*, Paris, Seuil, 1978.